

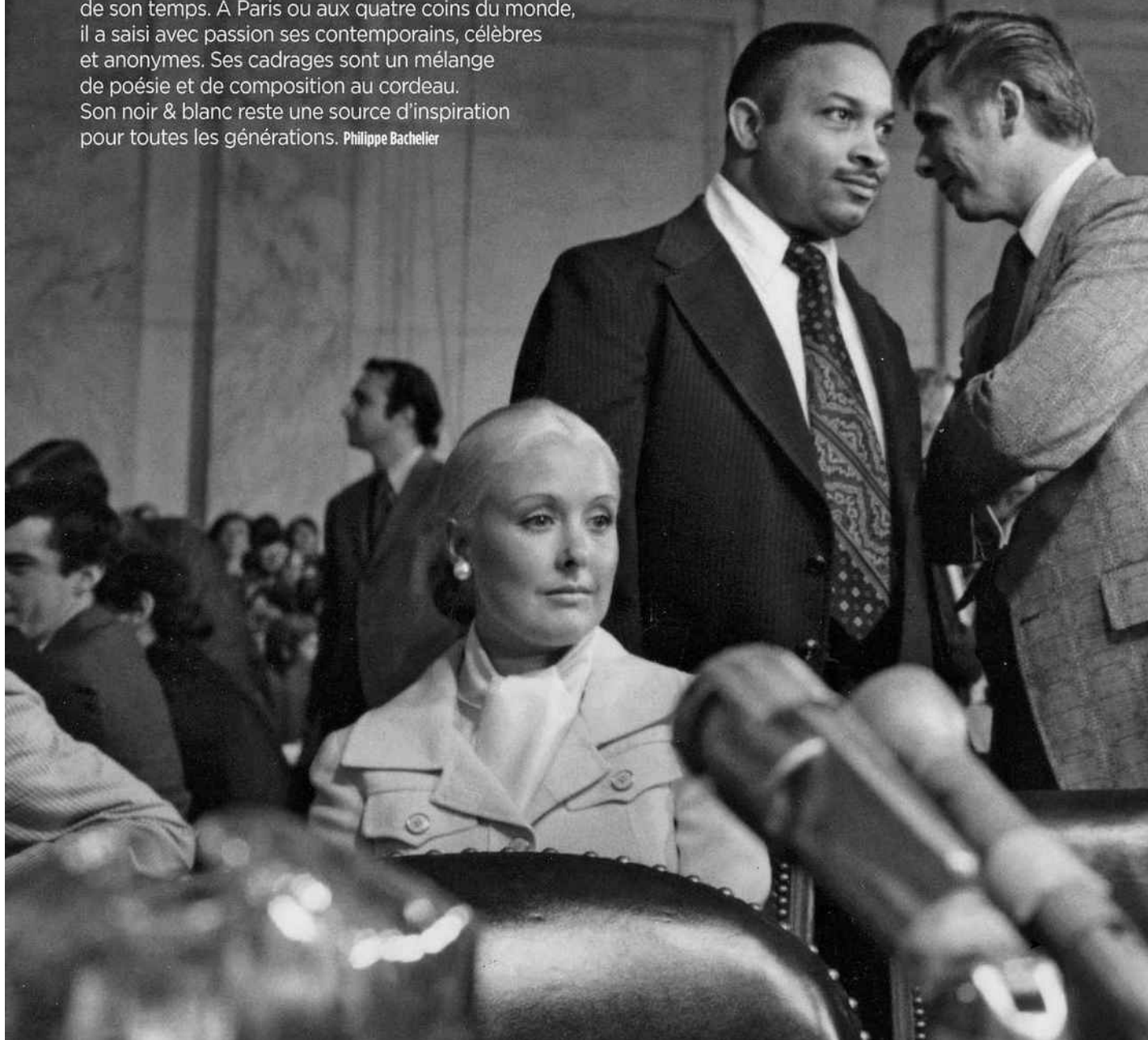


L'essentiel **ÉVÈNEMENT**

Disparition

Marc Riboud: l'œil du voyageur géomètre

En soixante-ans de photographies, Marc Riboud s'est imposé comme l'un des grands témoins de son temps. A Paris ou aux quatre coins du monde, il a saisi avec passion ses contemporains, célèbres et anonymes. Ses cadrages sont un mélange de poésie et de composition au cordeau. Son noir & blanc reste une source d'inspiration pour toutes les générations. **Philippe Bachelier**





◀ **WASHINGTON, 1972**
L'ex-conseiller John Dean devant la commission sénatoriale : l'affaire du Watergate est en train d'exploser...



▲ **PÉKIN, 1965,**
Ces fenêtres s'ouvrent sur Liulichang, la rue des antiquaires. Dans ces boutiques, pendant la révolution culturelle, les Chinois devaient apporter leurs bijoux à l'Etat, sans contrepartie.

◀ **MARC RIBOUD,**
à Calcutta en 1956, par Kay Lawson. Il a déjà quitté l'Europe depuis un an en passant par l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan. Ce voyage de 3 ans se prolongera jusqu'au Japon.

“ Le plaisir de l'œil est le plus grand des plaisirs. C'est par l'œil qu'on découvre le monde”. Marc Riboud nous a quittés en août. Il avait promené avec ferveur son regard sur la planète pendant plus d'un demi-siècle. Henri Cartier-Bresson, qu'il rencontre en 1952, salue rapidement son œil de géomètre. Avec lui s'en va l'un des pionniers de Magnum (qu'il quitta cependant en 1979), qui ont emboîté le pas aux fondateurs Henri Cartier-Bresson, Robert Capa, George Rodger et David Seymour. Né en 1923, il fut résistant. Après la guerre, devenu ingénieur, il est happé par la photographie. Sa rencontre avec Cartier Bresson est déterminante. Dès ses débuts, il réalise une icône. C'est le peintre de la tour Eiffel, en 1953. Équipé d'un Leica et d'un 50 mm, il suit le ravalement de l'édifice. Pour mieux cadrer, Cartier-Bresson l'avait convaincu d'utiliser un viseur externe qui montrait une image inversée. Marc Riboud faillit en perdre l'équilibre sur les poutres de la dame de fer.

“Je ne crois pas que j'ai du talent mais des prédispositions.”

Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 39558



▲ **WASHINGTON**

21 OCTOBRE 1967, devant le Pentagone, lors d'une marche pour la paix au Vietnam, Jan Rose Kasmir donne un beau visage à la jeunesse américaine.

◀ **IRAN, 1979**

Sur les murs de Téhéran, l'ayatollah Khomeiny impose dès son retour un islamisme pur et dur.

GHANA, 1960 ▶

Le soir, sur la plage d'Accra, ces garçons se disputent-ils ou inventent-ils une nouvelle danse ?





Ce sera sa première publication dans *Life*. En 1955, il rachète la Land Rover de George Rodger. Direction plein Est. Le coffret *Vers l'Orient* (Editions Xavier Barral, 2012) relate un périple qui durera jusqu'en 1958, à travers six pays. S'enchaînent la Turquie, l'Iran, l'Afghanistan puis le Pakistan. Il parcourt l'Inde pendant près d'un an et passe en Chine communiste en 1957, avant de terminer son long voyage au Japon. Il y décline son style photographique, une composition rigoureuse, équilibre de formes et de lumière. Il garde une certaine distance, pétrifié par "la peur de rentrer dans l'intimité, d'aller trop près". Mais celle-ci résiste finalement peu face au désir de découvrir, "grâce à l'appareil, bouclier pour m'approcher". On y sent aussi une jouissance de l'instant, car "l'intérêt de la photographie, la grande jouissance de la photographie, est une jouissance visuelle de prendre sur le réel."

Il parcourt ensuite le monde: l'indépendance de l'Algérie, la révolution cubaine, la guerre du Vietnam, la Pologne de Solidarność, la révolution iranienne, etc. À Washington, en 1967, il réalise sa deuxième icône, photographie d'une jeune femme affrontant des baïonnettes avec une fleur. "On se souvient de cette photo parce qu'elle est simple. Il y avait très peu de lumière, le diaphragme est très ouvert, avec une mise au point sur le profil du visage. C'était mon dernier film, la dernière vue".

Son travail sur la Chine est probablement son grand œuvre. Décliné en une dizaine de livres, il reste unique, grâce à de nombreux séjours, entre 1957 et 2010. Pendant l'époque maoïste, il fut l'un des rares photographes occidentaux à pouvoir y séjourner. Photographe passionné, il disait volontiers "Je ne crois pas que j'ai du talent, mais des prédispositions. Il faut des prédispositions, et puis du travail, photographe tous les jours. Il faut connaître nos trois touches qui sont la distance, le diaphragme et la vitesse et s'exercer sans cesse, comme un pianiste, qui, lui, a beaucoup plus de touches sur son clavier".

"Le plaisir de l'œil est le plus grand des plaisirs. C'est par lui qu'on découvre le monde."



▲ PARIS, 1953

Marc Riboud avait le vertige à chaque fois que le peintre, dénommé Zazou, se penchait pour tremper son pinceau dans le pot...

▼ 1969

Georges Pompidou au début de son septennat abrégé, une éternelle cigarette aux lèvres...

